

L'horreur de la médecine nazie

Struthof, 1943 : qui se souviendra
de Menachem Taffel ?

G e o r g e s Y o r a m F e d e r m a n n



Camille Charron (détail)

Dès 1992, Jacques Morel lançait un vibrant et assourdissant «*Strasbourg, souviens-toi !*»¹ : «*En ces temps où certains mettent en doute la réalité de l'extermination de juifs et de tsiganes par les nazis, il est peut être nécessaire de rappeler d'horribles forfaits qui se sont déroulés non pas dans la lointaine Pologne mais beaucoup plus près de nous : William Schirer dans son livre Le Troisième Reich, des origines à la chute, Kogon, Langbein et Ruckerl dans Les chambres à gaz, secret d'État racontent les expériences faites par le professeur August Hirt à Strasbourg* »².

*Le Hauptsturmführer SS August Hirt, professeur de médecine, directeur de l'institut d'anatomie de l'université de Strasbourg, s'occupait de recherches sur la race, alors très à la mode. Comme "la race juive" était sur le point d'être anéantie, il voulut réunir, tant qu'il était encore temps, "une collection de crânes de commissaires bolcheviks juifs". [...] Hirt terminait son projet par ces mots : "Pour la conservation et l'étude du lot de crânes ainsi obtenus, la nouvelle université d'État de Strasbourg serait le lieu qui conviendrait, en raison des buts et des tâches qui lui ont été assignés."*³ »

Le rappel de cet effroyable forfait commis «pour la science» nous pose deux questions : qu'attendent la ville de Strasbourg et l'université Louis Pasteur pour dresser un monument faisant mémoire des crimes commis à l'institut d'anatomie ? Pourquoi, s'il y a encore des restes de ces martyrs, comme de nombreuses rumeurs l'ont soutenu, ne les dépose-t-on pas en un lieu tel qu'on soit certain qu'ils ne servent pas à l'enseignement ou à la recherche ?

À ce sujet les indications des professeurs Jacques Heran et Jean-Marie le Minor qui affirment qu'il n'y a jamais eu de coupes anatomiques constituées à partir des martyrs juifs et tsiganes sur lesquelles auraient travaillé les étudiants en médecine, sont contredites par le Docteur Charles Mager : «*C'est l'époque après la Libération. Je suis étudiant en médecine, première année. J'entre dans la*

1 – Jacques Morel, «*Strasbourg, souviens-toi !*», document polycopié du 8 mars 1992, cité in *Le Camp de Concentration du Struthof. Konzentrationslager Natzweiler. Témoignages*, Essor, 1998, p. 179-180.

2 – Eugen Kogon, Hermann Langbein, Adalbert Ruckerl, *Les Chambres à gaz, secret d'État*, Éditions de Minuit, 1984.

3 – Cité in *ibidem*, p. 246.

grande salle d'autopsie de l'université de Strasbourg. Je m'apprête à commencer la dissection du cadavre. Je m'aperçois que tout son corps est parcouru de profondes meurtrissures. Il est circoncis. À titre de curiosité, je me mets à parcourir toute la salle de dissection, en m'arrêtant attentivement devant chaque table. Tous les cadavres, hommes et femmes, sont profondément marqués par des coups. La plupart des hommes sont circoncis. Je retourne à ma place. Le professeur d'anatomie me dit de commencer la dissection. Je ne puis. Je suis dégoûté. J'ai envie de vomir. Je décide de réunir, au milieu de la salle, un comité de tous les étudiants juifs, pour protester. Ils n'osent, ils ont peur, ils se dérobent. Alors, seul, décidé à agir, je me rends, par une nuit froide d'automne, chez le rabbin de la ville pour lui fournir toutes les explications. Le lendemain, tous les cadavres, qui de leur vivant ont été torturés à mort, ont disparu de la salle de dissection. »⁴

Jacques Heran précise que « contrairement à une légende tenace, les pauvres restes des victimes juives de Hirt au Struthof, retrouvés à la Libération dans les cuves de l'Institut d'anatomie, n'ont jamais été donnés à disséquer aux étudiants français, et aucun fragment n'est conservé dans des bocaux. »⁵

Jean-Marie le Minor affirme, quand à lui, que « depuis les procédures judiciaires rigoureuses de 1945, l'Institut d'anatomie normale de Strasbourg ne conserve plus aucun élément anatomique de la période nazie. »⁶

Des quatre-vingt-six victimes, une seule a été identifiée « grâce » au matricule 107969 retrouvé sur son avant-bras gauche. Il s'agit de Menachem Taffel, né en Pologne le 28 juillet 1900. Il séjourne ensuite à Berlin, ironie du destin, au 9 rue d'Alsace (*Elsasserstrasse*). C'est en 1985 que l'on retrouve son nom cité publiquement pour la première fois dans *L'Album du Struthof*⁷.

Peut-on espérer retrouver un jour plus d'éléments biographiques en s'appuyant sur le passage du livre de Kogon et al. qui précise: « L'envoyé spécial chargé de réunir le matériel [...] devra prendre une série de photographies déterminées à l'avance, effectuer des mesures anthropologiques et, autant que possible, établir l'origine, la date de naissance et le maximum de détails personnels sur les prisonniers »⁸?

Dès 1992, à partir de l'appel de Jacques Morel, Bruno Escoubes, physicien au CNRS qui avait soutenu les protestations de Morel, et moi-même, avons essayé de sensibiliser le doyen de la faculté de médecine et le président de l'université Louis Pasteur, à l'importance pour les générations actuelles et futures d'étudiants en médecine, de commémorer la mémoire des victimes du professeur August Hirt à l'emplacement de l'actuel Institut d'anatomie normale au cœur des hospices civils de Strasbourg.

4 – Charles Mager, « Partout, autour de moi, des rafles », Courrier des lecteurs, *Le Monde Diplomatique*, août 1993.

5 – Jacques Heran (dir.), *Histoire de la médecine à Strasbourg*, Éditions de La Nuée Bleue, 1997, p. 598.

6 – Jean-Marie le Minor, *Les Sciences morphologiques médicales à Strasbourg du XV^{ème} au XX^{ème} siècle*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2002, p. 332.

7 – Serge Klarsfeld (éd.), *L'Album du Struthof*, présenté et commenté par Jean-Claude Pressac, New York, Beate Klarsfeld Foundation, 1985.

8 – Eugen Kogon et alii., *op. cit.*, p. 246.

Nous avons tous les trois à l'époque demandé qu'un hommage soit rendu à ces victimes par la ville de Strasbourg et l'université par, notamment, l'apposition d'une plaque sur les lieux des expérimentations. Nous pensions que cela pouvait constituer une invitation à réfléchir au sens de la participation de médecins et de scientifiques reconnus à de tels crimes. Nous n'acceptons pas qu'à peine cinquante ans plus tard (plus de dix ans de plus sont passés depuis), des étudiants puissent fouler le sol des mêmes locaux sans plus avoir conscience du drame qui s'y était déroulé. Comme c'est toujours le cas actuellement. L'oubli s'impose jour après jour. Que vaudrait une vie d'homme sans Mémoire et sans Histoire et quel sens ultime pourrait avoir la mort de ces 86 victimes ? Que vaudrait la vie de Menachem Taffel, seule victime identifiée avant 2003 ? Qui se souviendrait de son arrestation à Berlin en 1943 ainsi que de celles de sa femme Klara, 44 ans, et de leur fille Ester Sara, 15 ans ? Qui se souviendrait de leur déportation à Auschwitz-Birkenau le 13 mars 1943 ? Qui se souviendrait de la mort immédiate de Klara et d'Ester dès leur arrivée ? Inquiets devant la recrudescence des thèses révisionnistes, négationnistes et de l'adhésion de plus en plus affichée de médecins et de scientifiques aux thèses du Front national, nous avons donc dès 1992 lancé un appel à la vigilance et au souvenir.

Dès 1997, nous avons fondé le Cercle Menachem Taffel pour marquer notre hostilité constructive à la tenue à Strasbourg du congrès du Front national. Nous voulions dénoncer la création, début 1997, du syndicat Force Nationale Santé qui, au sein du parti raciste, développait des thèses d'exclusion, notamment à l'égard des «*sidaïques*». Nous avons eu le triste privilège de compter trois médecins sur la liste du FN aux élections municipales strasbourgeoises de 1995, et c'est un médecin qui menait la campagne pour lui à Illkirch, dans la banlieue de Strasbourg.

Plus près de nous, pas plus tard que le 21 juin 2003, le tribunal administratif de Lyon a restitué au négationniste Jean Plantin des diplômes qui avaient été annulés pour irrégularité. Mr Plantin est donc désormais apte à enseigner l'histoire. Il pourra s'appuyer sur son sujet de maîtrise consacré à Paul Rassinié, «*père du négationnisme, qui explique que les juifs n'ont pas été exterminés par les nazis*»⁹ et sur celui de son DEA où il affirme que les déportés sont morts de maladie, dans les camps.

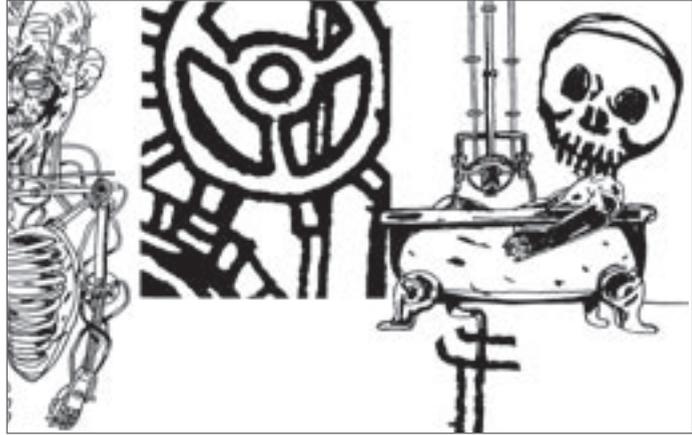
N'est-ce pas la profession médicale qui a adhéré dans la plus forte proportion au parti nazi ?¹⁰

Je précise que toutes les autorités administratives sollicitées avaient sèchement estimé que «*la faculté de médecine actuelle n'avait aucun lien avec la Reichsuniversität Strassburg*», ce qu'au demeurant nous n'avions jamais laissé entendre, et nous avons es-suyé une fin de non-recevoir. Cependant, nous avons persévéré et en

9 – «Le Négationnisme au programme», *Charlie Hebdo*, 25 juin 2003, p. 13.

10 – Josiane Olf-Nathan (dir.), *La Science sous le Troisième Reich*, Paris, Le Seuil, 1993.

1995 j'ai pu prendre contact avec le docteur Roland Knebusch, psychanalyste à Kehl en Allemagne, alors qu'il tentait, de l'autre côté du Rhin, d'honorer la mémoire de neuf résistants français du réseau Alliance exécutés par la Gestapo. Nous avons aussitôt reconnu la convergence de nos points de vue et de nos combats et c'est par le détour de l'Allemagne, si j'ose dire, que la première reconnaissance officielle des forfaits du professeur Hirt a pu se faire lors de deux cérémonies au cimetière israélite de Cronenbourg, dont la première eut lieu le 8 mai 1996 (et la seconde le 20 octobre 1996) à une date éminemment symbolique, jour anniversaire de l'armistice de 1945.



Frédéric Arditi,
extrait de *Fatalité*,
Éditions Grèges, 2001

Sur des tombes juives, des médecins allemands et français, juifs et non juifs ont rappelé que la médecine avait avant tout une vocation humaniste et universaliste et que l'horreur devait être à jamais et pour toujours dénoncée.

Mais qui se souvient encore de Menachem Taffel? Ernst Klee révèle son identité en s'appuyant, précise-t-il en notes sur les informations fournies par Roland Knebusch¹¹. Patrick Wechsler l'évoque dans sa thèse remarquable rédigée en 1991 sous la direction du professeur Georges Schaff (que l'on retrouvera en 2001 parmi les soutiens officiels de l'extrême droite alsacienne!)¹². Jacques Heran le cite dans son monumental ouvrage *Histoire de la médecine à Strasbourg*. Il précise aussi qu'il «... faut enfin le dire : cette Faculté (de médecine allemande) eut des pages claires, dont quelques-unes furent belles ; quand aux zones d'ombre, l'intensité de leur noirceur ne doit plus être maladroitement sous-estimée. »¹³

Jean-Marie le Minor prête tout récemment une attention particulière «au devoir de mémoire» et fait référence explicitement aux travaux du Cercle Menachem Taffel¹⁴. C'est une démarche qui s'inscrit aux plans social et pédagogique que nous menons depuis 1992 à la mémoire de Menachem Taffel. Nous travaillons à rechercher le sens de l'adhésion de la majorité des médecins allemands au nazisme à partir de 1933.

11 – Ernst Klee, *La Médecine nazie et ses victimes*, Solin-Actes Sud, 1999, p. 270.

12 – Patrick Wechsler, *La Faculté de Médecine de la Reichsuniversität Strassburg (1941-1945) à l'heure nationale-socialiste*, thèse de Doctorat en médecine, Strasbourg, 1991, p. 244.

13 – Jacques Heran, *op. cit.*, p. 594 et 584.

14 – Jean-Marie le Minor, *op. cit.*, p. 333.

Posez la question aux étudiants en médecine ou en kiné qui fréquentent l'Institut d'anatomie normale, en plein cœur des Hospices civils de Strasbourg, et vous constaterez qu'aucun ne peut donner sens au patronyme perdu (une seconde fois ?) de Menachem Taffel. Depuis 1992, toutes les autorités compétentes s'opposent à notre initiative.

Je me suis très souvent inspiré dans ma pratique quotidienne à l'écoute des marginalisés (accueil sans rendez-vous et suivi à mon cabinet de psychiatre des sans-papiers, notamment, que l'on retrouve habituellement aux urgences hospitalières ou à Médecins du monde) d'une réflexion de David le Breton : « *Dans l'expérience médicale le patient est parfois le gêneur qui empêche le tranquille tête-à-tête avec la maladie ou la lésion. [...] Le mal est indiqué à l'évaluation du praticien, mais comme la douleur ne fournit aucune preuve hors du ressenti par l'individu, ce dernier s'expose à ne pas être cru, voire à être taxé de "simulation" par un médecin prisonnier d'une vision étroitement organiciste. Et seul ce dernier est habilité à justifier socialement la souffrance éprouvée par le plaignant. [...]. Un médecin aussi vigilant que René Leriche* ¹⁵ *écarte pourtant avec vigueur ces suspicions. "J'ai pu lever beaucoup d'hypothèques de simulation. Je suis convaincu que presque toujours, ceux qui souffrent, souffrent bien comme ils disent, et, qu'apportant à leur douleur une attention extrême, ils souffrent plus qu'on ne pourrait imaginer. Il n'y a qu'une douleur qu'il soit facile de supporter, c'est la douleur des autres."* » ¹⁶

Ernst Klee rapporte la réflexion du docteur Grafé, assistant du professeur Haagen, qui poursuivait au Struthof des expérimentations sur des cobayes dans le cadre de recherches sur les virus : « *On ne prend que des Polonais, pas des Alsaciens, les Polonais ne sont pas des êtres humains.* » ¹⁷ Lors de son procès, des témoins directs sont interrogés, comme Josef Kramer, qui rapporte en juillet 1945 : « *Au début d'août 1943, je reçus donc les quatre-vingts internés destinés à être supprimés à l'aide des gaz qui m'avaient été remis par Hirt. Je commençai par faire conduire à la chambre à gaz, un certain soir vers neuf heures, à l'aide d'une camionnette, un premier groupe d'une quinzaine de femmes environ. Je déclarai à ces femmes qu'elles devaient passer dans la chambre à désinfection, et je leur cachai qu'elles devaient être asphyxiées. Assisté de quelques SS, je les fis complètement déshabiller et je les poussai dans la chambre à gaz alors qu'elles étaient toutes nues. Au moment où je fermai la porte, elles se mirent à hurler. [...] J'allumai la lumière à l'intérieur de la chambre à l'aide d'un commutateur [...] et j'observai par le regard extérieur ce qui se passait à l'intérieur de la chambre. Je pus constater que ces femmes continuaient à respirer environ une demi-minute, puis elles tombèrent à terre.* » ¹⁸

Le Français Henri Henripière, employé à l'Institut d'anatomie en 1943, se souvient de l'arrivée des corps des suppliciées :

15 – J'ai découvert avec stupéfaction que René Leriche avait été le premier président du Conseil supérieur de l'Ordre sous Vichy, in Bruno Halioua, *Blouses blanches, étoiles jaunes*, Liana Lévy, 2000, p. 216. Le pavillon Leriche fait face au pavillon de psychiatrie à Strasbourg et accueille actuellement les maladies métaboliques. À l'époque de mes études, j'y ai effectué des remplacements d'infirmier dans le service de chirurgie infantile.

16 – David le Breton, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995, p. 53.

17 – Cité in Ernst Klee, *op. cit.*, p. 266.

18 – Cité in Eugen Kogon et al., *op. cit.*, p. 250.



Frédéric Arditi, *Veste*, 2002

*«Les corps sont arrivés pas encore rigides ; les yeux étaient encore grand ouverts et brillants. Ils sortaient des orbites, rouges et congestionnés. En outre, des traces de sang se voyaient autour du nez et de la bouche.»*¹⁹ Kogon évoque aussi la mort de détenus roms, un an plus tard, vers la mi-juillet ou début août 1944. Ceux-ci furent exposés au phosgène, un gaz incolore qui avait été utilisé comme gaz de combat pendant la Première Guerre mondiale (et dont Hitler fut lui-même victime). *«Himmler demanda alors [à Bickenbach] pour améliorer la qualité des résultats de l'expérience, qu'on soumette simultanément au gaz des sujets d'expérience protégés [par l'urotropine] et des sujets non protégés. [...] En quatre expériences, on exposa au gaz chaque fois deux détenus protégés*

19 – *Ibidem*, p. 251.



Frédéric Arditi, *Reich*, 2002

et deux détenus non protégés. À ces derniers on donnait l'illusion d'une protection à l'aide de placebos. De ces détenus non protégés, continuent nos trois auteurs, dits "sujets de contrôle", trois moururent finalement d'un œdème du poumon dans d'horribles souffrances en crachant le sang.»²⁰

20 – *Ibidem*, p. 252.

Ils voient ces corps déshabillés avant l'exécution et dont l'avant-bras gauche est marqué d'un numéro à cinq ou six chiffres comme pour le 106969 de Menachem Taffel. Des corps que l'on va parfois brûler ou conserver²¹.

21 – *Ibidem*, p. 251.

Yves Ternon le dit bien : «*Les Juifs, comme les malades mentaux et les Tziganes, sont marqués et transportés comme du bétail, gazés*

comme de la vermine, brûlés comme de l'ordure. » De surcroît et « de même que l'exclusion des Juifs a amené du profit, leur destruction doit rapporter. Comme race, les Juifs sont condamnés à une mort immédiate. Celle-ci peut être différée s'ils sont perçus comme instrument de production ou comme cobayes pour des expérimentations humaines conduites par des médecins. Auschwitz représente la forme la plus accomplie de domination de l'homme par l'homme. [...] De A, sa première lettre, à Z, sa dernière, Auschwitz épelle l'alphabet de l'horreur. »²²

22 – Yves Ternon, *L'État criminel. Les génocides au XX^{ème} siècle*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 159 et 162.

Patrick Wechsler le rappelle : *« Les essais doivent commencer à petite échelle : dix détenus. Ceux-ci viendront du Struthof. Nous l'avons vu, ils doivent être en bon état, pour que les résultats des recherches soient applicables à la troupe (corps reconstitués et revitalisés), doivent donc recevoir le régime alimentaire de l'équipe de surveillance du camp. Cela va sans dire que le régime habituel est maigre. En ces temps de guerre, il est tellement difficile d'obtenir un repas correct pour ces dix détenus, que le SS-Obergruppenführer et Général des Waffen SS Oswald Pohl, chef de la direction générale des camps de concentration, est obligé d'intervenir en personne auprès des instances responsables, afin de rappeler le rôle de l'Ahnenerbe. Autre surprise, le Patrimoine Ancestral non seulement a du mal à obtenir ces repas, mais en plus est obligé de payer 40 marks par détenu et par mois. Sievers fait les comptes et totalise 4000 marks pour 10 détenus, sur une période de 10 mois. Cette pensée le met hors de lui : "Quand je pense à nos recherches en science militaire menées au camp de concentration de Dachau, il faut que je signale avec éloges de quelle façon généreuse et pleine de compréhension nos travaux y ont été soutenus... Il n'y jamais été question de payer les détenus. À Natzweiler on semble vouloir tirer beaucoup d'argent de l'occasion." »²³*

23 – Patrick Wechsler, *op. cit.*, p. 203.

« Il est facile de résumer l'idéologie des nationaux-socialistes : la diversité des êtres humains a un fondement biologique. Ce qui rend les Juifs juifs, les Tsiganes tsiganes, les Asociaux asociaux et les Malades mentaux malades mentaux réside dans le sang, et donc dans les gènes. Tous les groupes sus-mentionnés, et d'autres encore, sont inférieurs. Il ne peut donc pas y avoir d'égalité de droits entre les inférieurs et les supérieurs. La possibilité de voir les êtres inférieurs se reproduire plus vite que les supérieurs existe. Il faut donc sélectionner, stériliser, éliminer, écarter, c'est-à-dire tuer les êtres inférieurs ; ne pas le faire c'est porter la responsabilité de la disparition de la culture. »²⁴ Dans cette perspective idéologique les anthropologues (dont les eugénistes) s'occupaient de la détection et de la sélection des « non-Allemands inférieurs » (Juifs, Roms, Slaves et Noirs) et les psychiatres, eux, travaillaient à la détection et à la sélection des « Allemands inférieurs » (schizophrènes, épileptiques, idiots, psychopathes, sourds et malentendants).

24 – Benno Muller-Hill, *Science nazie, science de mort*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 15.

Les meurtres de masse dont l'inspiration est inscrite dans les lois de 1933 «*vont ouvrir de nouvelles possibilités à la recherche en psychiatrie et en anthropologie (notamment par l'examen des cerveaux des martyrs)*»²⁵. La «Loi sur la prévention de la transmission des maladies héréditaires» est promulguée dès le 14 juillet 1933. C'est une des toutes premières lois nazies. Elle permet la stérilisation forcée dans un certain nombre de situations telles que la schizophrénie, l'épilepsie héréditaire ou l'alcoolisme grave et la surdité, notamment.

25 – *Ibidem*, p. 71.

Elle est édictée comme une ordonnance médicale par un état totalitaire qui développe une définition raciale de la défense physique de «*l'être Collectif*». Le Peuple doit être protégé de «*la tumeur cancéreuse*», de la «*vermine*» ou de la «*gangrène*» représentés aussi bien par les Juifs, les Roms (  éliminer) que par certains malades et infirmes (  stériliser ou à éliminer).

Benno Muller-Hill rappelle que les psychiatres «*ayant reçu une formation médicale se voyaient fort bien faire de remarquables diagnostics sur les maladies mentales [...] Mais ils n'avaient aucun pouvoir thérapeutique*». Il dit bien que jusqu'à la fin des années vingt, il n'existait aucune thérapie pour les grands troubles psychiatriques. Il ajoute que le message essentiel des textes rédigés par les médecins de la SS et du parti étaient caractérisés par «*l'horreur que l'on éprouve face aux malades mentaux et aux Juifs*»²⁶.

26 – *Ibidem*, p. 103.

Et Jean-Pierre Baud le reprend bien précisant que «*dans l'esprit des nazis, le génocide des Juifs et des Tsiganes était indissociable de la stérilisation et de l'euthanasie de certains malades et infirmes ; il s'inscrivait ainsi dans un ensemble de mesures sanitaires destinées à préserver la race. [...] Les savants nazis ont abondamment traité de la gangrène ou de la tumeur cancéreuse dont il fallait débarrasser le peuple allemand. Tel est bien le concept qui, au carrefour du juridique et du scientifique, peut donner naissance au système institutionnel du génocide. Le génocide est le produit de la rencontre de deux facteurs : il faut d'abord un système de légalité scientifique dominé par une théologie, à entendre comme une discipline qui développe une érudition à partir d'un certain nombre de dogme ; il faut aussi que cette police du monde des sciences soit présentée comme destinée à défendre ce qu'on peut appeler l'être collectif, c'est à dire une réalité non seulement intellectuelle, mais encore corporelle, regroupant les individus appartenant à une communauté humaine. Si l'on compare la légalité scientifique médiévale à celle de l'Allemagne nazie, on aperçoit dans les deux cas un monde des sciences dominé par une théologie fonctionnant comme un système défensif de l'être collectif et pouvant conduire au génocide, l'originalité du système nazi se limitant à une transcription médicale du pouvoir théologique et à une définition raciale de la défense physique de l'être collectif.*»²⁷

27 – Jean-Pierre Baud, «Génèse institutionnelle du génocide», in Josiane Olff-Nathan, *op. cit.*, p. 177 et 179.



« Hitler travaille en studio
 sa propre mise en scène
 avec Heinrich Hoffmann,
 son photographe personnel.
 Le chef nazi étudiait après coup
 chaque cliché,
 corrigeant ses mouvements
 et modifiant chacune
 de ses moindres postures
 jusqu'à ce qu'il obtînt l'effet souhaité. »

Robert T. Elson, *La Deuxième Guerre mondiale. Les années d'illusion*, Éditions Time-Life, 1979, p. 111.

Source de l'illustration :
 Heinrich Hoffmann de *Zeitgeschichtliches*.

28 – Michel Patris, cours polycopié du programme de sciences humaines et sociales en première année de médecine à Strasbourg, p. 93 et 94.

29 – Compte-rendu de la réunion du Collège des Anatomistes à Strasbourg les 11 et 12 octobre 2002.

30 – Benoit Massin, « Anthropologie raciale et national-socialisme : heurts et malheurs du paradigme de la "race" », in Josiane Olf-Nathan, *op. cit.*, p. 25-26.

86 victimes du professeur Hirt²⁸. Sur un autre registre, le professeur Sick justifie l'absence de plaque commémorative en mettant en avant la réflexion « *d'une femme dont le père a été exterminé à Auschwitz* ». Elle lui aurait affirmé que « *si il y avait eu une plaque devant laquelle elle devait passer tous les jours, elle aurait été mal à l'aise tous les jours* ». ²⁹

Michel Patris s'interroge à la fin de l'une de ses leçons : « *Les thèses eugénistes et le spectre de l'euthanasie active sont-elles lettre morte ?* » La réponse négative à cette question fondamentale nous impose d'enseigner aux étudiants actuels l'histoire de la science sous le Troisième Reich. « *Comment la pratique d'une science normale – et d'une science de premier plan ! – a-t-elle pu déboucher sur l'anormal de l'horreur ?* » Quoiqu'il en soit, lorsqu'on est en présence d'un « dérapage » aussi généralisé, et même si ce sont les hommes qui sont pleinement responsables de leurs actes devant la justice, il ne peut plus être question de la seule responsabilité individuelle. La science (et notamment l'anthropologie) l'est incontestablement sur « *le triple plan de la collaboration politique, scientifique et "pratique"* » ³⁰. Mais alors, puisque la science allemande n'était pas fondamentalement différente de celle des autres pays européens, quelles sont les raisons qui ont fait la spécificité atroce du génocide ?

Yves Ternon parle de «*l'émergence en Allemagne d'une mentalité génocidaire. [Ce crime] n'eût pas été concevable si, insensiblement, le racisme biologique ne s'était substitué à l'éthique humanitaire, si l'idée d'euthanasie – l'aide apportée à celui qui souffre et dont la mort est certaine et imminente – n'avait pas été inversée pour devenir la suppression des "vies indignes d'être vécues"*». Dans ce meurtre, le vocabulaire joue un rôle déterminant. On parlait en Allemagne dès les années 1920 des malades mentaux comme d'«*enveloppes vides*», de «*semi-humains*», d'«*esprits morts*», d'«*existences superflues*».

«*La prescription du meurtre est donnée par Hitler dans un ordre antidaté du 1^{er} septembre 1939, ce qui indique la volonté du Führer d'exploiter la guerre pour camoufler la perpétration de meurtres collectifs. C'est le seul ordre de meurtre rédigé par Hitler.*»³¹ Cette ordonnance est «*honorée*» au-delà de la lettre par des médecins «*prêts à prescrire des sacrifices et à ébaucher des théories du sacrifice pour toute personne qui les y autoriserait. Les professeurs en anthropologie, en psychiatrie et en éthologie devinrent ainsi les théologiens d'un nouveau culte de Baal, et les médecins praticiens en furent les prêtres.*»³²

31 – Yves Ternon, *op. cit.*, p.148.

32 – Benno Muller-Hill, *op. cit.*, p.105.



Camille Charron.
Photographie
de Jean-Marie Refflé (DRAC)

Le national-socialisme n'était-il pas «*de la biologie appliquée à la politique*», selon le mot fameux de Hans Schemm ? Et c'est en 1943 que le professeur Eugen Fischer, chef de file de l'anthropologie biologique en Allemagne et directeur de l'Institut Kaiser-Wilhelm d'anthropologie, de génétique humaine et d'eugénisme, écrivait : «*C'est une chance rare et toute particulière, pour une recherche en soi théorique, que d'intervenir à une époque où l'idéologie la plus répandue l'accueille avec reconnaissance et, mieux, où ses résultats pratiques sont immédiatement acceptés et utilisés comme fondement de mesures prises par l'État.* »³³

33 – Benoît Massin, *op. cit.*, p. 26.

«*Le médecin nazi est un médecin du peuple ; pas de cet ensemble d'individus qui relève d'une administration sanitaire, mais d'un être collectif individualisé, le Volk, d'un être possédant un corps, le Volkskörper. Pour le médecin nazi, le concept de la guérison est celui de la guérison totale, la guérison du Volk par tous les moyens thérapeutiques, même par l'intervention chirurgicale pratiquée sur le Volkskörper.* »³⁴

34 – Jean-Pierre Baud, *op. cit.*, p. 194.

Quels enseignements a-t-on tirés de l'histoire de ces crimes ? Quelles mémoires leur accorde-t-on ? Yves Ternon nous rappelle que «*le procès des médecins de Nuremberg* » a fait pour la première fois l'objet d'un enseignement à la faculté de médecine de Paris, à l'Hôpital Pitié-Salpêtrière les 10 et 11 février 1998³⁵.

35 – Yves Ternon, «*Le procès des médecins de Nuremberg* », *Pratiques. Les Cahiers de la Médecine Utopique*, n° 2, 1998, p. 87-89.

Il précise que le corps médical allemand a connu une dérive telle, de 1933 à 1945, que «*les principes éthiques sur lesquels repose la pratique médicale ont été inversés* ». Ce procès s'est tenu du 9 décembre 1946 au 19 juillet 1947, devant un tribunal militaire américain. Ternon ajoute que l'on jugea «*des expériences qui se déroulèrent dans un univers où les fins étaient inversées, alors que les moyens étaient souvent optimisés* ». La science allemande était restée sous le nazisme l'une des meilleures du monde. Il affirme que ce qui nous semble avoir été une aberration s'inscrivait «*dans une logique criminelle à l'échelle d'une nation* ». C'est cette logique qu'il faut saisir, comprendre et enseigner pour éviter les répétitions. Il faut aussi rappeler que les «*théories racistes, les programmes d'eugénisme, et même d'euthanasie, avaient touché la plupart des pays occidentaux* », et ce jusqu'aux années 1930³⁶.

36 – Jean-Pierre Baud, *op. cit.*, p. 185.

Nuremberg ne frappa que des exécutants. Qui se souvient que plus de la moitié des médecins autorisés à exercer en Allemagne avaient soutenu le régime par leur adhésion au parti nazi, donc partagé la responsabilité de ses crimes ? A-t-on suffisamment réfléchi à la question de la participation de médecins au génocide juif ? Les accusés du procès ne se sentaient pas coupables et ne demandaient pas pardon³⁷. Compte-tenu des leçons que l'histoire nous offre et nous impose de manière cinglante, n'est-il pas de notre devoir d'étoffer notre réflexion déontologique autour du rôle de la fonction de médecin dans la société ? Est-il un agent social, un exé-

37 – Yves Ternon, *op. cit.*, p. 89.

cutant ou a-t-il une vocation plus humanitaire et humaniste, et à ce moment-là comment pourrait-il justifier d'être le véhicule de thèses extrémistes ou discriminatoires, comme c'est régulièrement le cas, qui nécessairement marginalisent certaines parties ou certains groupes de la population ?

L'histoire et ses jugements ont fait que certains médecins ayant participé aux expérimentations sur des humains au Struthof ont fini leurs jours dans leur lit, comme Bickenbach qui est fait prisonnier en 1945. *«Il est libéré puis rentre en 1946 chez lui et est repris le 13 juillet 1947 pour être à nouveau incarcéré dans une prison française. Au procès de Metz il est condamné le 24 décembre 1952 aux travaux forcés à perpétuité. Le jugement est cassé le 14 janvier 1954 par un tribunal militaire parisien et il est condamné à 20 ans de travaux forcés au cours d'un nouveau procès militaire à Lyon le 14 mai 1954. Il est amnistié le 18 septembre 1955, retourne en R.F.A où il exercera et tant qu'interniste à Siegburg.»*³⁸ Haagen lui aussi est gracié en 1955, date à laquelle il retourne à Berlin où il décède le 3 août 1972.

38 – Patrick Wechsler, *op. cit.*, p. 250.

Ernst Klee rappelle que *«les détenteurs du pouvoir sous le Troisième Reich ont offert aux médecins une perspective extraordinairement attirante, unique jusqu'alors dans le monde : au lieu de cobayes, de rats et de lapins, ils ont pu, pour la première fois, utiliser massivement des êtres humains à des fins expérimentales.*

La médecine sous le nazisme : les objets d'expérience humains [Versuchspersonen : littéralement "personnes d'expérience". Le terme est composé sur le même modèle que Versuchstier, "animal de laboratoire". Note du traducteur Olivier Mannoni] sont considérés comme racialement, socialement ou économiquement inférieurs. Ils sont donc exclus de la société, mais on justifie leur consommation par la recherche en affirmant qu'elle servira à la santé des générations futures.

La médecine sous le nazisme, c'est la sélection de ceux que l'on a définis comme inutilisables. La visite médicale, au camp de concentration, c'est la sélection avant le départ pour la chambre à gaz. À la rampe d'Auschwitz, ce sont des médecins qui attendent et qui trient.

Les victimes des crimes de la médecine ont été des détenus des camps, des prisonniers de guerre, mais avant tout des juifs et encore des juifs. Ceux qui ont planifié, agi, leurs complices actifs ou passifs, constituaient l'élite du corps médical. Voilà pourquoi l'on n'a pas éprouvé le besoin d'explorer dans ses moindres recoins ce vaste champ historique. Jusqu'à ce jour.

*La médecine sous le nazisme ne se distingue de la médecine d'avant et d'après elle que sur un point : les chercheurs pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient.»*³⁹

39 – Ernst Klee, *op. cit.*, avant propos.

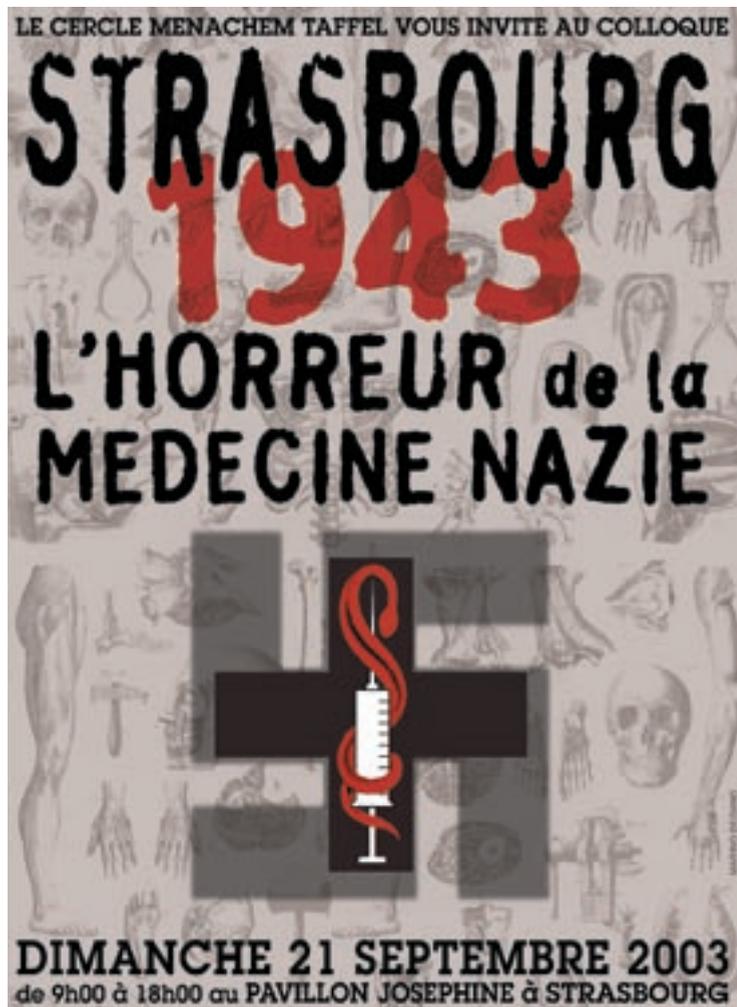
Ernst Klee précise bien que les médecins impliqués n'étaient pas les fous pour lesquels on a voulu les faire souvent passer. Comme

s'il s'agissait de faire croire que l'adhésion au nazisme d'une énorme partie du corps médical était un accident de l'histoire. Comme si l'on admettait encore systématiquement que le médecin ne pouvait agir que dans l'intérêt de son patient. Ernst Klee est clair, nous ne sommes pas à l'abri d'une récidive.

Alain Parrau nous rend attentif au fait que l'univers concentrationnaire et les camps ne sont pas un simple moment et un simple accident de l'histoire du XX^{ème} siècle : *« Ils ne cessent de hanter notre présent comme une possibilité toujours actuelle. »*⁴⁰ Il précise bien qu'il s'agit de lutter sans cesse contre des forces de destruction qui sont à l'œuvre en nous, et au sein de nos sociétés civilisées. La littérature peut aiguïser notre vigilance et notre réflexion en *« nous amenant au plus près de l'enfer dont les prémisses constituent notre monde. »*⁴¹

40 – Alain Parrau, *Écrire les camps*, Paris, Belin, 1995, p. 11.

41 – *Ibidem*.



Durant la rédaction de cet article, des éléments nouveaux extraordinaires, sont venus éclairer cette histoire tragique puisque le journaliste allemand Hans-Joaquim Lang a révélé l'identité des 85 co-victimes de Menachem Taffel, lors d'une journée solennelle organisée le 21 septembre 2003. Cette journée fut l'occasion d'exposer une partie des cent toiles que Roger Male a peintes, en 1994, au Struthof (<http://www.rogerdaleart.com>)

Il «suffirait» – qui peut affirmer que nous en sommes complètement à l'abri? – que le mépris pour l'Autre, pour l'Étranger, pour le Marginalisé, pour l'Exclu, passe de l'expression d'actes isolés à une organisation idéologique et politique pour que la machine à tuer et à donner la mort se remette en marche... dans l'intérêt bien compris des victimes, naturellement, pourrions-nous ajouter, à peine cyniquement.

*«En étendant presque à l'infini la notion de moindre humanité, prenant ici la forme de la Lebensunwertes Leben ("la vie indigne de vivre"), et en enracinant celle-ci dans un imaginaire biologique, l'Allemagne nazie a pu expérimenter de la manière la plus terrifiante, sans limite d'aucune sorte, sur des hommes et des enfants vivants.»*⁴²

David le Breton écrit bien *«presque à l'infini»*. Cela pose la question grave du processus scientifique ou légal qui autoriserait à fixer «les prémisses» de la notion de «moindre humanité».

Il me semble sage et vital de ne pas toucher à cela.

Il ne peut, à mon sens, y avoir de hiérarchisation entre les humains. Si une société cède au fantasme de pouvoir contrôler la valeur de la vie et qu'elle décide qu'elle est apte à fixer le moment de la mort, alors c'est potentiellement, à un moment ou à un autre, dans quelques années ou dans deux à trois générations, peu importe au fond, la porte ouverte à ce *«presque à l'infini»* dont parle David le Breton, *«sans limite d'aucune sorte»*.

Les médecins nazis, dont aucun à ma connaissance n'a jamais exprimé de remords pour sa participation à ces crimes, ce qui montre bien qu'ils se pensaient investis d'une mission civique et thérapeutique, sinon religieuse, étaient persuadés de soigner l'humanité en éliminant notamment les juifs.

Nuremberg n'a d'ailleurs pas levé toutes les ambiguïtés puisque même l'expert américain Ivy y *«admettait l'expérimentation même dangereuse sur l'homme à la seule condition que les sujets soient volontaires.»* Il ajoutait que *«le danger de l'expérience et la liberté du sujet n'interviennent pas si les quatre conditions suivantes sont réunies: acceptation volontaire et connaissance suffisante de l'expérience, nécessité de celle-ci et aptitude de l'expérimentateur.»*⁴³

Autre expert américain, le docteur Alexander n'est pas en reste, qui *«bien que visiblement tenté par les expériences sur des condamnés à mort et reconnaissant que l'opinion publique américaine les admet, leur est cependant opposé, à cause de l'altération apportée au sens de la peine de mort.»* Alexander est persuadé que l'effet dissuasif de la peine de mort serait menacé. Il ajoute même, comme pour entretenir une discussion confraternelle avec les inculpés, et leur trouver des circonstances atténuantes que *«les expérimentateurs allemands eussent pu pratiquer sur des criminels légalement condamnés et volontaires, auxquels aurait été offerte une chance de survie.»*⁴⁴

42 – David le Breton, *La Chair à vif*, Paris, Métailié, 1993, p. 250.

43 – François Bayle, *Croix gammée contre Caducée. Les expériences humaines pendant la deuxième guerre mondiale*, Neustadt, 1950, p. 1504-1505.

44 – *Ibidem*, p. 1502-1503.

Nous avons là l'illustration que les médecins européens et occidentaux sont les héritiers d'une même tradition philosophique et déontologique remontant au XVI^{ème} siècle et aux premières dissections : « *La médecine moderne en est à ses premiers pas. Mais déjà elle établit un clivage destiné à durer; à fonder aujourd'hui encore la pratique médicale, du moins hospitalière: la distinction entre l'homme d'une part et le corps d'autre part. Dans L'Œuvre au noir, Marguerite Yourcenar raconte l'histoire de Zénon. [...] Au cours de ses pérégrinations, il se livre à des dissections clandestines, notamment avec un confrère dont le fils vient de mourir. Et Zénon se souvient: "Dans la chambre imprégnée du vinaigre où nous disséquions, ce mort n'était plus le fils ou l'ami, mais un bel exemple de la machine humaine..."* (p. 118) *La formule de Marguerite Yourcenar est exemplaire, elle symbolise la particularité du savoir médical, un savoir qui porte sur le corps dans son universalité et non sur un homme singulier souffrant dans sa chair.*

La médecine moderne est née de cette cassure anthropologique. Ce n'est plus l'homme qui l'intéresse à travers son histoire et sa personne, mais la maladie, et le corps identifié à une machine de nerfs, de muscles, d'os, agencés par des fonctions physiologiques. »⁴⁵

Diderot, dans l'Encyclopédie, écrit : « *Quant aux criminels, il n'y en a guère qui ne préférassent une opération douloureuse à une mort certaine; et qui plutôt que d'être exécutés ne se soumissent, soit à l'injection de liqueur dans le sang, soit à la transmission de ce fluide, et ne se laissassent ou amputer la cuisse dans l'articulation, ou extirper la rate, ou enlever quelque portion de cerveau, [...] ou scier une portion de deux ou trois côtes, ou couper un intestin dont on insinuerait la partie supérieure dans l'inférieure.* »⁴⁶

En 2004, quel médecin peut-il affirmer que dans les conditions de la montée du nazisme, il se serait opposé à ce qui nous semble condamnable aujourd'hui ? Ne devons-nous pas, alors, nous considérer comme dépositaires d'un héritage technique et moral mais aussi d'une histoire de la médecine, souvent magnifique, mais dont nous ne devons pas daigner les pages sombres qui font partie aussi du patrimoine transmis ? Nous nous devons d'en assurer l'enseignement aux générations futures.

La recherche obsessionnelle des mécanismes idéologiques et politiques qui conduisent dans une société donnée à la stigmatisation d'un groupe social (« *racialement, socialement ou économiquement inférieurs* », comme l'écrivait Ernst Klee) doit rester pour le médecin une forme de lutte permanente qui doit faire partie de l'exercice de son métier. Ne pas s'inscrire dans cette lutte et dans cette recherche, c'est risquer d'être l'acteur plus ou moins volontaire, plus ou moins conscient, mais l'acteur quand même, de la négation puis de la destruction du patient-sujet dès lors que l'idéologie dominante le dictera.

45 – David le Breton, *La Chair à vif*, op. cit., p. 226-227.

46 – Cité in *Ibidem*, p. 245.

Lira-t-on un jour au fronton de l'Institut d'anatomie normale des Hospices civils de Strasbourg ce texte que le Cercle Menachem Taffel propose : *« Ici, en 1943, les cadavres des 86 martyrs juifs sélectionnés à Auschwitz par des médecins, exécutés au Struthof, ont été livrés à la recherche médicale nazie. La mémoire de ces 86 demeurera à jamais le stigmate honteux et indélébile d'un crime dont le procès n'a pas en lieu. Seule l'identité de Menachem Taffel a été retrouvée. Les restes des 86 reposent au cimetière juif de Cronembourg. Toi qui passe, souviens-toi et fais ce qui est en ton pouvoir pour que cela ne se répète plus jamais. »*

Georges Yoram Federmann

Président du Cercle Menachem Taffel

[c/o Maison des Associations
1A, place des Orphelins, 67 000 Strasbourg]



Vladimir Velickovic,
Blessure Fig III, 1995
Huile sur toile (210 x 150 cm)



Camille Charron
Photographie de Denis Rideau